

Deux perversions ?

Je suis parti pour ce travail du croisement des questions soulevées lors de l'assemblée les années passées sur le sujet et de ce à quoi elles ont fait écho pour moi dans ce que nous travaillons sur Le Mans au sujet de la jouissance.

Voici ce que j'avais en tête au début de ce travail :

Ce que Freud a apporté sur le fétichisme est pour moi embrouillant. La distinction phallus/pénis est difficile à appréhender sauf à rester dans l'imaginaire. L'imaginaire ça embrouille. Cependant, c'est bien dans l'imaginaire que quelque chose se produit pour le pervers. C'est à l'endroit de ce que la forclusion du nom du père produirait comme trou dans l'imaginaire (phi zero), que le pervers va agir. Pour préciser ce que je vais développer, c'est pour permettre de ne pas forclure le nom du père, que le pervers va démentir la castration maternelle. Que le pénis soit appelé a à voir avec « ce que l'organicité impose à la structure » (Lacan).

Questionner autour de ces points avec les références lacaniennes à la psychose, n'est pas un hasard. Il me semble que la perversion n'est pas un choix entre névrose et perversion mais un choix entre psychose et perversion. Le démenti plutôt que la forclusion ou l'inverse. C'est une question de vie ou de mort. L'un ou l'autre est nécessaire car ne pas forclure le nom du père sans le démenti à ce moment là, c'est la virtualisation par le signifiant, soit la mort. Disons plutôt angoisse de mort car la virtualisation, si elle porte la menace de mort et l'angoisse afférente, ne provoque pas la mort. N'y aurait il pas cependant à chercher de ce côté là quant à la mort des tortionnaires après la levée du démenti comme nous en a parlé Véronique Sidoit ?

Les deux perversions soulevées par Thérèse Charrier, l'une nouée par l'amour et l'autre par la jouissance ont fait écho aux deux types de psychoses introduits par Marie Claire Terrier et que nous travaillons sur le mans. Pour le dire vite, Gide et Sidonie seraient à Joyce, ce que Sade et Violette seraient à Schreber.

Enfin il y a le rapport au savoir et donc à la jouissance féminine, entre science et obscurantisme. Si cette oscillation se retrouve dans tous les modes d'assujettissements au langage, elle prend une place particulière dans la perversion. Si le névrosé peut croire avant la fin de sa cure que la jouissance féminine a un objet, le pervers en a la nécessité.

Voici pour le préambule.

Posons quelques points.

1 - Le symbolique est premier. Le premier réel est le moi réel initial de Freud, l'embryon du symptôme, qui objecte à la menace de virtualisation du « ca parle de lui ». L'objet *a* n'apparaît qu'à la production par l'Autre de signifiants en réponse à l'appel du moi réel.

2 - Dans une réponse à Marcel Ritter¹, Lacan parle de l'ombilic. Il dit que c'est un trou fermé, « un orrifice qui s'est bouclé ». Reprenant Freud il y place l'unerkannt, le non reconnu. Il le fait équivaloir à l'urverdrangt, le refoulé originaire.

Plus loin, il dit « C'est du fait d'être né de ce ventre-là et pas d'ailleurs qu'un certain être parlant ou encore ce que j'appelle pour l'instant un parlêtre, ce qui se trouve être une autre définition de l'inconscient, c'est bien d'être né d'un être qui l'a désiré ou pas désiré, mais qui de ce seul fait le situe d'une certaine façon dans le langage, qu'un parlêtre se trouve exclu de sa propre origine. »

Le sujet va chercher son origine dans l'Autre du langage et l'inconscient est bâti là dessus. La traversée du fantasme fera chuter cette croyance en l'origine toute dans l'Autre et ouvrira la voie vers l'origine, non plus dans *petit a* pris à l'Autre mais dans le moi réel, trognon du symptôme. En fin d'analyse, le nom de jouissance nommera le moi réel faisant ainsi de l'étranger un familier. Das Ding qui portait alors l'extime est désactivée. Elle était une figure du moi réel non reconnu.

Je dirai qu'avant la traversée du fantasme, l'urverdrangt vient recouvrir l'unerkannt, que l'inconscient voile le moi réel en avançant l'objet *a*.

Joyce est désabonné de l'inconscient. Son origine, il ne va pas la chercher dans l'Autre, il file directement à l'ego. Il fait sa vie à lui, dès le début. Et bien, il y a quelque chose de proche chez Sidonie Csillag². Il y a là quelque chose où l'urverdrangt ne recouvre pas ou plus l'unerkannt. Sidonie aurait pu être désabonnée mais non. Elle le dit dans une question : pourquoi est-elle ainsi ? Cependant, si elle est abonnée à l'inconscient, elle reçoit un courrier vide. Du fil de l'ombilic, elle a du mal à tirer, à tisser quelque chose. Une réponse qu'elle se fera est que « si elle en est arrivée là, c'est la faute de sa mère » mais cette énonciation ne pourra se faire, ne pourra tenir sans son désistement. Disons qu'ainsi elle donne un titre à son abonnement mais pas de contenu.

Chez Sade, c'est autre chose. Il est obligé de coudre, de fermer lui même ce trou de l'ombilic. Ce faisant il peut échapper à être objet de jouissance de l'Autre. Cela a un prix : celui d'être l'instrument de la jouissance de l'Autre.

Avant d'aller plus loin et de questionner le *nolli tangere matrem* de Lacan au sujet de Sade, je vais préciser un peu les choses sur le moi réel et son lieu d'habitation.

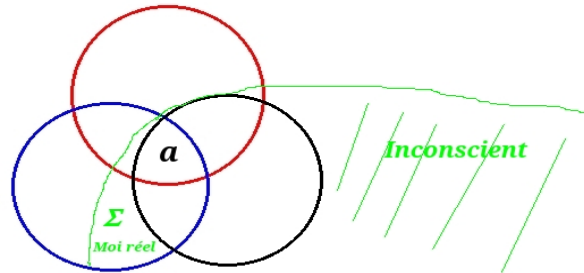
Le moi réel est ce qui est aimé par la libido qui émerge³ nous dit Pierre Bruno. A l'Aimer de la libido, (le *Das Lieben* freudien⁴) viendra s'ajouter l'amour de l'Autre. Que l'Autre ait du désir pour le sujet naissant permet à ce dernier d'attraper l'objet *a* dans l'Autre et de tisser ce qu'il en sera d'une réponse à l'énigme de l'origine. L'origine du sujet est maintenant dans l'Autre. L'amour de l'Autre donne au moi réel un lieu où habiter. Ce lieu, c'est le symptôme.

1 Lacan J., *Réponse à Marcel Ritter*, Publié dans les Lettres de l'École freudienne. 1976, n°18. Journée des cartels. Strasbourg. Introduction aux séances de travail.

2 Sidonie Csillag est la jeune homosexuelle de Freud. Ce nom est un pseudonyme que lui ont donné ses biographes.

3 Bruno Pierre, Sauret Marie Jean, séminaire Ego et moi,

4 Freud Sigmung, pulsions et destins des pulsions,



Dans les psychoses maniaco dépressives, le sujet démarre là où arrive le névrosé vers la fin de sa cure. Il a sa vie à inventer, son origine n'est pas dans l'Autre qui, s'il l'a aimé, ne l'a pas désiré. Dans les psychoses paranoïaques ou schizophrène si le sujet est objet de jouissance, il n'est pas aimé (inconditionnellement comme le dit Marie Claire Terrier). C'est à dire qu'il n'est pas reconnu dans ce qu'il a de vivant. Il ne s'origine que de l'Autre. (voir le séminaire « qu'est-ce qu'une mère » de Marie Claire Terrier.)

Précisons les choses. Il y a être aimé et être désiré. Je vais distinguer les deux.

Être aimé, c'est être aimé inconditionnellement. C'est être reconnu en tant que nouveau vivant. C'est l'amour de la maman de l'amour.

Être désiré, c'est être parlé. C'est être joui. C'est l'amour de la mère éducatrice qui a du désir pour son enfant. C'est l'amour de l'Autre qui se joint à l'Aimer (le das Lieben freudien) procurant au moi réel un lieu où habiter. C'est ce qui fait entrer le sujet dans le monde du signifiable. Dans ce lieu d'habitation, le sujet peut cependant y rester comme signifié⁵ (Pierre Bruno). Il y faudra le père pour y vivre comme signifiant. Cela touche à la liaison du réel et du symbolique, à l'effet du symbolique sur le réel, soit le symptôme. Le symptôme est le lieu d'habitation du moi réel. Pour cet amour j'utiliserai donc les termes « être désiré ».

L'amour inconditionnel, lui, touche à la liaison du moi réel au corps, à la liaison du réel et de l'imaginaire. Il se marque d'une pré-nomination dans l'imaginaire. Cet amour est ce qui permet d'accepter le nom du père et de vivre comme signifiant en ce lieu. Cela est important car sans cette entrevue du vivant, le nom du père ne promet que la virtualisation et il vaut mieux alors le forclorre. Une question porte sur les conditions de cette pré-nomination. Son existence est elle simplement la marque de la présence de la maman de l'amour ou bien la marque de sa reconnaissance ? Tout sujet

5 Bruno Pierre, Sauret Marie Jean, *DEUX, L'AMOUR*, P 139

puisqu'il a eu une maman de l'amour ? Mais aussi la maman de l'amour est-elle une condition nécessaire à l'érection du moi réel ou bien sa rencontre n'est-elle que la reconnaissance de ce vivant ?

On trouve chez une artiste comme Niki de Saint Phalle quelques choses sur ce lieu d'habitation. Après avoir vu ce que Gaudí avait créé en Espagne, elle décide qu'elle construira une sculpture dans laquelle elle habitera et d'où elle créera avec d'autres. Elle le fera en Toscane. Elle construira une sculpture-maison à l'image des grosses femmes qu'elle déjà créées. Elle y mettra sa maison et son atelier. Elle a créé ce lieu d'habitation pour son moi réel où l'entrée se trouve entre les cuisses. Elle a élevé l'objet à la dignité de la chose. Sade, lui, fermera cette entrée.

Autre exemple, autre construction avec Le Corbusier. Ses cités radieuses sont sur pilotis. Il les sépare du sol où chacun aura à faire sa vie avec les autres.

Ce qui est important c'est que ces lieux ne sont pas créés sans une élaboration symbolique, voire une philosophie. C'est cette écriture qui est importante.

Ce lieu d'habitation, c'est le foyer d'où le sujet s'origine pour aller vers le social. C'est le moi esprit d'Artaud d'où il ne faut pas partir trop vite, en tout cas pas avant d'avoir découvert son moi-corps.

Une analysante me disait, alors qu'elle se demandait pourquoi elle était venue au début, que finalement l'analyse était pour elle un foyer. Elle n'y venait plus pousser par l'urgence qui l'avait amené à prendre rendez-vous. Elle, à qui sa mère dépressive de tout temps disait qu'elle était parfois habillée comme une enfant sans mère (ce qu'étaient toutes les femmes des générations précédentes – orpheline de mère dès leur plus jeune âge), venait tricoter ici son vêtement, son lieu d'habitation. Sa différence d'avec Sidonie était que son père avait été désireux à son égard. Cela change tout car elle a pu faire quelques choses de la place de rivale (SIC) dans laquelle sa mère la mettait. Nous verrons comment Sidonie a pu trouver chez Freud un tel foyer où tricoter mais différemment de cette jeune femme car le désir de son père est absent.

Des origines du sujet

Le questionnement sur les origines commence, nous dit Freud, avec la question « d'où viennent les enfants ». Première question scientifique avec ses réponses fantasmatiques. À la différence de Freud, Lacan ne reconnaît pas une pulsion épistémique mais un désir de savoir. Et la science, dit-il, s'origine de $j(A)$.

Ce questionnement des enfants sur l'origine, qui passe ensuite à celui sur la différence des sexes, se poursuit à l'âge adulte notamment dans la question sur la jouissance de l'Autre et plus précisément du corps de l'Autre. Qu'est-ce que porter un enfant ? Se demande un homme. Qu'est-ce que vivre dans le corps de tel autre ? Ce peut être aussi la croyance qu'en bon amant, un homme sait faire jouir le corps de l'autre. Ce désir de savoir s'origine de $j(A)$. S'origine seulement. Il y a une poussée. Il y a un désir féminin pour reprendre l'expression de Marie Claire Terrier⁶, un désir sans demande pour reprendre celle de Pierre Bruno⁷ (interventions aux assises 2013). Cette poussée appelle et pousse à la mise en marche de la machine symbolique et devient désir de savoir. L'interprétation de $j(A)$ comme jouissance du corps de l'Autre est un effet du nouage par le nom du père qui bouche l'accès à la jouissance féminine en remplissant le vrai trou (celui entre réel et imaginaire) de cette jouissance du corps de l'Autre. Pour le dire autrement, le quatrième cercle qu'est le nom du père,

6 Terrier Marie Claire, *Le continent noir de la maternité, lieu de création*, in *Le savoir du psychanalyste*, Eres, p 129

7 Bruno Pierre, *De l'inconscient à la jouissance, l'autre déplacement*, in *Le savoir du psychanalyste*, Eres, p107

nomme l'espace entre réel et imaginaire comme jouissance du corps de l'Autre.

Après le séminaire encore, Lacan ne parle plus de jouissance féminine. Il parle de jouissance de l'Autre qu'il écrit $j(A)$ ou $j(A \text{ barré})$. Dans RSI $j(A)$ c'est la jouissance du corps de l'Autre. Dans le sinthome il parle de $j(A \text{ barré})$. Dans le nœud, c'est à la même place. Quelque soit la structure, le réel recouvre l'imaginaire et délimite cet espace. Quelle que soit la structure, le sujet est confronté à la jouissance phallique et à la jouissance Autre. La question est de savoir ce qu'il en fait, de comment il les interprète, ces jouissances. Soit de comment elles sont nommées par le quatrième cercle que ce soit celui du nom du père ou d'un autre ou qu'elles ne soient pas toutes nommées par le sinthome.

Allons voir maintenant comment Sade et Sidonie se débrouillent.

En ce qui concerne Sidonie Csillag, je vais me référer à l'important travail que Thérèse Charrier a fait à propos de la jeune homosexuelle et qu'elle a présenté ici même. Je m'appuierai aussi sur la biographie de cette dernière écrite par deux journalistes, Ines Riedder et Diana Voigt⁸.

Pour Sade, je m'appuierai sur la lecture de l'article de Lacan Kant avec Sade ainsi que celle de la philosophie dans le boudoir et les 120 journées de Sodome.

La douleur d'être mal aimée.

Tout au long de sa vie, Sidonie Csillag aura éprouvé cette douleur d'être mal aimée. Douleur d'exister qui ressort de l'impossible satisfaction pulsionnelle⁹ et qui a pris la couleur d'être mal aimée. La pulsion ne s'est pas crochétée à l'Autre. La jouissance phallique ne s'oriente pas de cet objet a pris à l'Autre. Le sujet n'est pas objet de jouissance de l'Autre. Pour le dire encore autrement l'objet a se présente comme pur, non coloré par le désir de l'Autre. Il n'est, pour le sujet, que l'indexe de la division.

Ce non crochetage de l'objet a dans l'Autre est la marque du refus de jouissance par la mère de cet enfant que le destin lui donnait parce que fille. Ce « parce que fille » a son importance car il évite la mélancolie. Elle n'est pas juste chue de l'Autre. Mais ce « parce que fille » n'est pas arrivé de suite. Il est secondaire à une phase où tous les enfants de la famille, garçon ou fille, sont logés à la même enseigne.

Dans sa biographie, avant d'énoncer sa douleur de voir sa mère jouer avec joie avec ses frères, Sidonie parle de la vie à la maison. Les enfants ne doivent pas faire de bruit, ne doivent pas rire. Ils mangent à la table des parents que s'ils se tiennent bien. Il y a de la vie à la maison qu'en l'absence des parents. « Les femmes de services, qui semblent être les seuls adultes vivants en ce lieu, apprécient, elles aussi, de marquer une pause et chahuter avec les enfants »¹⁰.

Autre scène encore : les enfants avaient interdiction d'aller dans la chambre des parents sauf en certaines occasions comme Noël. Ils rejoignaient alors leurs parents au matin dans leur chambre. La scène est frappante : « Les enfants sont assis sur le bord du lit, un peu raides, leur mère leur met des sucreries à la bouche, leur père leur caresse la tête. » Il y a quelque chose de faux dans cette scène. Sidonie dit même que « s'en est presque trop » au regard du quotidien. Il semble manquer du désir chez cette mère et ce père. C'est comme une scène où l'amour parental ne serait dicté que par la morale de Noël (comme l'amour de la mère de Gide dicté par la morale).

8 Ines Riedder, Diana Voigt, Sidonie Csillag, homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle.

9 Charrier Thérèse, le futil préoccupant, in PSYCHANALYSE n°13

10 Ines Riedder, Diana Voigt, Sidonie Csillag, homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle. p 59

Cette scène est presque un souvenir écran à la scène primitive. Où alors la scène primitive n'existe pas, ce qui serait plus le cas.

Si Sidonie n'a pas été désirée, a-t-elle été aimée (inconditionnellement) ? A-t-elle eu une maman de l'amour ? On trouve bien plus tard dans sa vie et dans le livre, la reconnaissance de Sidonie dans cette figure de la maman de l'amour. Mais à ce moment là, elle y met son père : alors qu'il se demande ce qu'il a bien pu rater dans son éducation, voyant qu'il ne changera pas sa fille, il se dit qu' « il ne lui reste plus qu'à l'aimer »¹¹. On peut ajouter « inconditionnellement ». C'est un papa de l'amour à la place de la maman de l'amour.

De ne pas être désirée, il y a pour Sidonie un défaut dans l'aliénation. Alors que pour Sade, le défaut est dans la séparation (dit Lacan). Premier point pour une distinction de deux perversions.

Symptôme ou pas symptôme pour Sidonie ?

Ce qu'elle attend de Freud, c'est qu'il dise à son père qu'elle est innocente, « innocente comme une enfant de cinq ans »¹² (SIC). Elle le proclame, elle veut que Freud la croie. Si elle veut qu'on la croie, c'est qu'elle veut qu'on l'aime car l'aimer c'est la meilleure façon d'y croire, dit Lacan dans RSI. D'y croire à quoi ? Qu'elle est une femme. C'est un appel au père, elle veut se faire symptôme pour un homme. Elle veut se faire être une femme. Place d'où elle s'est désistée. C'est le transfert à la place du symptôme, une des marque de la perversion. C'est l'acting out qui appelle à l'interprétation, à une tentative d'écriture du symptôme. C'est comme Gide qui appelle les analystes à interpréter ce qu'il est.

Son rejet de la sexualité fait-il symptôme comme le propose Thérèse Charrier¹³ ? Certainement mais de façon particulière (un abonnement à l'inconscient sans contenu) et c'est ce que Saudade viendra nommer faisant alors sinthome à la place de symptôme. Avant cette nomination par Saudade qui arrive tard dans sa vie, elle fait autrement. On en trouve les ressort dans le chapitre II intitulé « 19, Berrgasse » . C'est l'adresse de Freud, le foyer où elle aura pu tricoter. C'est de ce chapitre que sont issus les points repris précédemment. Elle y aborde bien plus de choses que ses seules rencontres avec Freud. Son travail avec Freud lui a sûrement fourni des billes notamment dans le « à cause de ma mère », dans le mal aimée parce que fille. Cela à travers les interprétations œdipiennes de Freud.

Elle y parle des différents appartements où la famille a vécu et plus précisément du dernier d'entre eux. Celui-ci, elle l'aime encore aujourd'hui, dit elle. C'est de là qu'elle s'origine pourrait on dire ou plus précisément de ce chapitre où les choses se tricotent pour elle d'où elle est arrivé au monde. Dans cet appartement, « souvent elle s'était exercée à la marelle [est-il écrit]. Elle avait d'ailleurs fini par devenir la meilleure de la classe dans l'art de sauter des dessins sur le sol à la manière d'une cigogne. »¹⁴. Voici un signifiant intéressant, « cigogne ». La cigogne est un oiseau emblématique de la Hongrie, pays d'origine de ses parents. Elle est nommée ainsi par les autres. Ce signifiant vient de l'Autre. De plus la cigogne est celle qui amène les enfants dans les histoires où l'on évite la sexualité dans ce que l'on raconte aux enfants. L'absence de désir du père pour sa femme, le positionne plus comme une cigogne que comme le père besognant la mère. La mère elle même dans le fait d'avoir porter Sidonie puis de l'avoir laissé tomber, est une sorte de cigogne. Dans les contes les cigognes

11 Ines Riedder, Diana Voigt, Sidonie Csillag, homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle.,

12 ibidem p 67

13 Charrier Thérèse, le futile préoccupant, in PSYCHANALYSE n°13, p 55

14 Ines Riedder, Diana Voigt, Sidonie Csillag, homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle., p 58

laissent tomber les enfants dans la cheminée. Un couple qui souhaite un enfant peut l'indiquer à la cigogne en déposant une sucrerie sur le rebord de la fenêtre. La cigogne donne un enfant sans en passer par le sexe. Sidonie voudrait bien être une cigogne. Ce qui pourrait bien donner une autre lecture de cet enfant dont elle s'occupait adolescente. Ce n'est peut être pas l'enfant attendu du père comme Freud l'interprète mais plutôt l'enfant qu'elle donnerait bien à sa mère ou à son père. Dans ce chapitre, c'est après avoir posé ce signifiant qu'elle enchaîne sur le positionnement de ses parents jusqu'à sa douleur de ne pas être aimée par sa mère comme ses frères. C'est comme si elle alignait les S2 à la suite de ce S1 cigogne.

Un autre détail peut être un peu tiré par les cheveux me conduit à cet intérêt pour ce signifiant. « Csillag », son pseudonyme, hongrois comme son véritable nom, signifie étoile, soit « star » en anglais. En allemand, cigogne se dit « Storch ». Que ce soit pour Sidonie ou pour les journalistes qui sont toutes polyglottes, l'homophonie (plus précisément la paronymie) entre star et storch n'a-t-elle pas une place dans ce choix ? Cependant après avoir posé cela, je me suis aperçu que Sidonie n'avait pas participé à ce choix. Elle l'a laissé aux journalistes, leur faisant toute confiance, les assurant qu'elles trouveraient ce qu'il y a de mieux. Il ne lui importe même pas de le savoir avant de mourir. Il faut donc considérer les journalistes comme des sortes de passeuses qui à leur inconscient défendant ont transmis quelques choses de ce qu'elles avaient entendu. Tiré par les cheveux ou pas ? Nous aurions donc cigogne à la place de son véritable nom, hongrois d'origine, qui, pour l'anecdote, en français se traduit par mutilé, amputé.

Être une cigogne m'intéresse car chez Gide il y a aussi quelques chose comme ça. Il a un côté cigogne (un côté seulement car ce signifiant n'est pas, pour lui, nomination de son symptôme). Un jour il fait passer un billet à Elisabeth van Rysselberghe dont la mère lui avait fait part de la tristesse de ne pas avoir eu d'enfant. Dans ce billet il écrit : « Je n'aimerai jamais d'amour qu'une seule femme ; je ne puis avoir de vrais désirs que pour les jeunes garçons. Mais je me résigne mal à te voir sans enfant et à n'en avoir pas moi même ». Il lui donnera un enfant mais il espérera d'abord que cela se fasse par son amant interposé lorsque ce dernier eut une liaison avec Elisabeth. Mais ça ne marchera pas. Il en passera alors par l'acte sexuel mais sans son désir qui est tourné vers les jeunes hommes. Un ami, Roger Martin du Gard, parlera d'ailleurs de cet acte sexuel comme d'une expérience de laboratoire. Gide est bien plus cigogne qu'étalon. Il n'est pas Eddy Barclais.

Pour Sidonie, ne pas vouloir connaître avant sa mort le nom qu'elles lui donneraient, n'est-ce pas vouloir ne pas se confronter à ce que ce nom pourrait révéler de ce qu'elle est pour ces deux nouvelles amies ? C'est à dire ne pas vouloir prendre le risque de voir apparaître dans le choix du nom quelques choses de leur désir à son égard ? Ce qui serait insupportable. Mais elle avait raison, elles ont bien choisis.

Si, en tant qu'enfant, Sidonie se trouve être métaphore de l'amour parental, elle n'est pas le ratage du rapport sexuel. Et elle ne veut rien entendre qui pourrait la ramener à cela.

Dans l'écriture qu'elle tente de faire d'un symptôme, la réalité sexuelle n'y a pas de place. Autant dire que cela va être coton pour écrire un symptôme. C'est comme si le phallus ne venait pas vérifier le faux trou du symptôme et du symbolique.

Son père ne semble pas avoir sa femme comme cause de son désir. C'est un ange même dit elle. Asexué donc. Rien ne lui permet d'en passer par le désir masculin comme le fait Rose, la patiente homosexuelle névrosée de Serge André. La jouissance phallique ne s'oriente pas dans un désir. Sa volonté de se faire symptôme d'un homme est un appel au père pour introduire ce désir. Son innocence qu'elle veut faire reconnaître sous entend qu'elle pourrait être coupable. Ce qu'elle

voudrait bien, d'ailleurs. Elle voudrait pouvoir être désirante. Mais pour cela il eut fallu être désirée.

C'est là que Saudade va être plus efficace que Cigogne. Cigogne ne lui permet pas de rencontrer un partenaire sexuel. Si Saudade nomme sa douleur d'exister, soit ce qu'il en est pour elle de sa jouissance pulsionnelle en tant qu'insatisfaite, il fait sinthome et pas seulement symptôme comme cigogne. C'est un sinthome un peu particulier car lié à la contingence de son âge. Il lui permet de penser à son passé. Il est écrit : « Elle repense aux temps où elle n'était pas seulement désirante mais aussi désirée. Cependant, ces temps sont depuis longtemps révolus, la beauté dont elle était si fière, est passée, elle doit se contenter à présent du rôle de simple spectatrice »¹⁵. Alors que le livre montre son rejet du désir, que cela a même été la base de sa rupture d'avec son véritable amour, elle dit maintenant le contraire. En fait, cette nomination « Saudade », lui permet d'écrire un « j'aurais été désirante et désiré ». Elle réintroduit le désir ainsi, au futur antérieur, réécrivant son histoire. Le regard revient sous la forme de « simple spectatrice ».

S'il s'agit plus d'un sinthome que d'un symptôme avec Saudade, c'est que Cigogne a à voir avec le père. Saudade, non. Après la mort de sa mère, qui ne lui fait ni chaud ni froid, elle perd son singe chico. Il est écrit : « Le monde s'écroule pour Sidonie. Une fureur immense la saisie : quel était ce Dieu maudit qui avait laissé mourir Chico de la sorte ? Quelle qu'ait été la foi qu'elle avait traînée avec elle tout autour du globe, elle l'avait désormais définitivement perdue. »¹⁶

C'est alors qu'elle ne croit plus en dieu, en ce dieu que son père a choisi pour le baptême de ces enfant, qu'elle prend Saudade. Avec Saudade, n'y a t il pas là réalisation d'un sinthome dans la perversion ?

Que sa jouissance pulsionnelle ne soit pas orientée par l'objet *a*, n'est qu'à moitié vraie. Il y a des formations de l'inconscient comme le dégoût. Ce sont des digues psychiques nous dit Freud, qui montrent là un désir. Elle éprouve du dégoût pour le baiser et pour certaines mauvaises odeurs. Le baiser ramène à l'objet oral et les rares fois où l'odorat est mentionné par Freud ou par Lacan, il est rapporté à l'objet anal.

C'est comme s'il n'y avait que les objets de la demande avec lesquels, elle sait faire. Elle est dans le pré-génital. Le génital lui pose problème pour parler Freudien. Si ces termes « génital et pré-génital » ne sont pas appropriés à une clinique de la sexualité, ils le sont dans le discours de Sidonie.

C'est comme si la castration était passée pour certaines choses et pas pour le génital. Le phallus ne vient pas donner de signification sur la différence des sexes. Elle n'éprouve pas de dégoût ou même de désintérêt pour la sexualité mais de l'horreur ou de la douleur. La jouissance sexuelle est sans libido et/ou elle est douleur. Contrairement à Sade, le sans libido (masculine – pléonasme nécessaire) est de son côté, pas du côté du partenaire. Pour Gide, on retrouve cela quand il fait un enfant à cette femme. Il le fait sans libido.

Alors que Hans se trouve perturbé par la jouissance parasite qui touche à son pénis, Sidonie, dépourvue de pénis se trouve envahie dans son corps par cette jouissance phallique. Elle est le phallus. L'angoisse devant le sexe de l'homme comme devant le sien propre montre qu'elle fait du pénis un objet partiel. Elle aïfie le phallus. Elle voudrait que l'objet *a* phallique existe. Alors que pour Gide la masturbation a eu une grande place comme le note Lacan, Freud note pour Sidonie que « l'onanisme infantile de la première heure n'avait laissé que peu de traces »¹⁷. L'objet *a* phallique

15 Ibidem p 371

16 ibidem, p 357

17 Freud, Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine

n'existerait-il pas pour Gide ? Avoir ou pas le pénis n'a-t-il pas pour ces deux sujets une importance ?

On trouve aussi des objets particuliers : les parfums et une main sur le genou.

Ce qui est intéressant avec les odeurs pour Sidonie, c'est qu'il y a des parfums dont certains produisent une grande jouissance (à l'instar d'une main sur le genou) et d'autres qui la répugnent.

Cette double orientation des odeurs, bien que commune, s'originent pour elle de la chambre de ses parents. Dans la scène du matin de Noël, « les effluves de parfum qui montent des oreillers de sa mère ou qui lui arrivent de la coiffeuse achèvent de l'intimider »¹⁸, est-il écrit. Dans cette scène il y a aussi la main du père qui caresse la tête de ses enfants. Ces objets qui lui procurent une grande jouissance n'ont-ils pas valeur de lettre ? C'est à dire qu'il font appel pour un passage du littoral au littéral. Il y a un appel à l'écriture du non rapport sexuel, à l'écriture d'un symptôme. D'autre part, ces deux objets mis au même niveau bien que venant de la mère et du père, insistent sur un père bien plus métonymie que métaphore de la mère.

De s'être désistée au profit de sa mère, d'écarter ainsi le désir masculin, d'autant plus facilement qu'elle n'a pas le pénis, la maintient dans sa recherche de jouissance sans libido. Elle est innocente. Mais cela bug dans la rencontre amoureuse, d'hommes ou de femmes, chez qui le désir est présent. D'où sa jouissance au départ de ses aimées (c'est à dire en leur absence) qui ne laissent que l'effluve de leur parfum dans la pièce ou encore par une main sur le genou qu'elle souhaite anonyme. Il ne faut pas d'autres qui désirent.

Le rapport à l'avoir ou pas le pénis, se retrouve chez Sade et Violette (la patiente homosexuelle perverse de Serge André¹⁹). Tous les deux, dans leur rapport à la jouissance, s'ils veulent atteindre une jouissance sans libido le font par rapport au pénis. Il leur faut aller au delà du phallus réduit au pénis. Ils le font différemment suivant qu'ils ont ou pas le pénis. Sade qui en est pourvu, pour aller au delà doit atteindre la douleur chez l'Autre. Dans ses textes, le pénis est mis en valeur par des compliments répétés et flatteurs sur les érections afin d'aller au delà. Violette, dépourvu du pénis, va montrer qu'elle va plus loin, dans une jouissance qu'elle pourrait éterniser. Elle a besoin de l'homme au pénis détumescent à côté d'elle. Elle fera mieux qu'un homme. Elle se fait phallus.

Ils phallicisent l'objet a. Ils en font un instrument de pouvoir. Ils se font instrument de jouissance pour l'Autre. Ce sont des maîtres.

Sidonie est-elle un maître ? Ce que certains avancent. Peut-être par « the power of love » mais tout ce qu'elle dit, c'est bien que tout son problème est de se faire maître. Si cette équivoque peut paraître bien scabreuse, elle pointe cependant pour Sidonie son point de débilite, un peu radical, dans son rapport à la sexualité.

La question, qui me semble être là derrière, est celle de l'objet (qui n'existe pas) de la jouissance féminine. L'objet *a* nous dit Lacan est bouchon à la jouissance féminine. Le phallus lui, alors que l'on attend qu'il vienne conjointre les deux jouissances, ne le fait pas. Au mieux il permet par la signification phallique d'apporter ces identifications possibles à l'actif et au passif freudien. Sade et Sidonie vont essayer de répondre à cette question en phallicisant l'objet *a* ou en aifiant le phallus.

Toutes les jouissances dans le nœud ont à faire avec l'objet *a* souligne Lacan. La jouissance

18 Ines Riedder, Diana Voigt, Sidonie Csillag, homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle. p 59

19 Serge André, L'imposture perverse, Seuil

phallique s'oriente de l'objet a . Ce même objet est bouchon pour la jouissance féminine²⁰. Le phallus vient produire le sens, donner sens au choix fait par le sujet de son rapport à la jouissance, aux deux jouissances. C'est là qu'arrive l'œdipe, nouage au nom du père, pour nommer en tant que quatrième cercle les trois autres. C'est l'interdit de l'inceste qui vient recouvrir l'impossible de rejoindre la Chose.

La lettre, dans ceci, vient faire littoral. Le phallus la pousse au littéral. S'il y a cela, c'est que le moi réel primitif appelle l'Autre à produire des signifiants dans les voies tracées dans le fantasme. S'il peut y avoir une phase perverse ou un sentiment pervers en fin de cure après la traversée du fantasme et après abandon de la haine, c'est peut être parce qu'il n'y a plus ces chemins du fantasme à suivre pour la jouissance. Il y a une pente à phalicer l'objet a ou aifier le phallus dans l'attente de faire sinthome.

Entre quoi et quoi la lettre est elle littoral ? Entre savoir et jouissance ? Entre réel et symbolique ? Oui dans son rapport au phallus. Entre $j(\phi)$ et $J(A)$? entre deux réels ? Oui dans son rapport à l'objet a .

Sade essaie de phalicer $j(A)$, d'en faire la continuité de la jouissance phallique. Sidonie essaie de déphalicer $j(\phi)$. Elle tente de faire de l'objet du désir, un objet de la demande (d'amour), de se faire l'Autre à jamais dans sa jouissance. Ce que fait aussi Gide en s'orientant vers de jeunes hommes images de lui même et en donnant à Madeleine ses lettres/enfants. .

Si Sidonie reçoit de son abonnement à l'inconscient une lettre vide, Gide dans ces lettres d'amour à Madeleine ne devait rien y inscrire de son désir.

N'est-ce pas dans les deux cas, essayer de fournir à $J(A)$ son objet alors qu'elle n'en a pas ? Dire que $j(A)$ a un objet, n'est-ce pas cela le démenti de la castration maternelle dans la perversion?

La nécessité de croire en un objet de la jouissance féminine se trouve aussi dans la névrose. Le pervers, lui, veut en fournir la preuve soit en l'incarnant pour Sidonie soit en le fournissant dans une recherche, dans une expérimentation quasi scientifique pour Sade.

Dans la névrose c'est par exemple dans le rêve rapporté par Pierre Bruno dans le séminaire « qu'est-ce que rêver ? », où le sujet se trouve face à un cube orange. Ce cube figure (il ne représente pas) l'objet de la jouissance féminine s'il existait. Il ne représente pas car la pré-nomination touche à l'imaginaire.

Sade, de son côté, remplit le côté savoir. Les 120 journées de Sodome, sont un catalogue de ce que pourrait être une écriture du rapport sexuel. Un peu comme le DSM qui par son effet de nomination imaginaire, inhibe toute clinique qui viendrait d'une mise en perspective signifiante. Pour Sade cela inhibe une écriture qui le situerait comme objet de jouissance de l'Autre. C'est un rapport sexuel qui ne cesse pas de s'écrire. Lui aussi est plus dans l'agir, dans le montrer que dans le symptôme.

Précisons un peu les choses du côté de Sade.

Noli tangere matrem (ne touche pas la mère).

Là où Lacan place ce noli tangere matrem²¹, c'est à dire au moment où il recoud sa mère, il y a , je

20 Lacan, Encore, séance du 9 janvier 1973, version staferla, p 98

21 Lacan, Kant avec Sade, in Ecrits

pense, autre chose de cacher. Il y a un noli me tangere (ne me touche pas). Eugénie, qui coud sa mère dit : « je vous [couds], afin que vous ne me donniez plus ni frères ni sœurs ». Ensuite, Dolmancé ira coudre de l'autre côté, redoublant ainsi le fait que cette mère ne chiera pas d'autres enfants comme le dirait Artaud. Recoudre la mère, c'est en faire une femme au séant pacifique, c'est fermer l'accès au lieu d'origine du sujet comme moi esprit (Artaud). N'étant pas pré-nommé, n'ayant pas été reconnu comme vivant singulier, il ne peut entrevoir autre chose (qu'il est vivant en deçà). Toutes les scènes perverses de ses livres peuvent être alors lu comme expériences visant à sonder son moi-corps afin de ne pas se réduire à ce moi-esprit auquel l'Autre voudrait le réduire. Il suit, en cela, et d'une certaine manière, les conseils d'Artaud. Il cherche à éprouver le vivant mais là où le corps est le corps de l'autre (différence d'avec le masochiste).

Faire de sa mère une femme au séant pacifique, n'est-ce pas faire que, à se faire le phallus, le sentiment océanique ne sera que phallique sans jamais atteindre la jouissance de la femme ? Il se fait fétiche noir (dit Lacan), phallus installé à la place de l'objet *a* là où la lettre fait littoral entre la jouissance féminine et la jouissance phallique. Il remplit de lettres, avec son catalogue, le trou de la jouissance féminine, c'est son côté scientifique pas obscurantiste.

Noli me tangere

Noli me tangere, est ce que Jésus dit à Marie Madeleine qui s'approche de lui. « ne me touche pas car je ne suis pas encore aller vers le père », dit il. Notons au passage qu'il demande à Thomas de toucher ces mains et ces pieds pour vérifier que c'est bien lui. Chez Marie Madeleine, il y a un désir, une volonté de jouissance à son égard qu'il n'y a pas chez Thomas.

L'interdit n'est pas que sur le fils (ne touche pas à la mère), il est aussi (et peut être d'abord) sur la mère (ne me touche pas) comme dans tout jeu en miroir, toi/moi, moi/toi.

Ce « ne me touche pas » se retrouve dans son testament. Il y a interdiction à quiconque de toucher son corps entre son décès et son inhumation, excepté pour celui qu'il nomme pour le transporter et exécuter ses dernières volontés.

Dans son testament il ne veut pas seulement que son nom ne figure pas sur la stèle (ce que fera son fils). Il ne veut pas de stèle du tout. Ce qui est en jeu n'est pas le nom mais le prénom. Une stèle indiquerait que c'est ce Sade là (Donatien) et pas un autre qui enterré là. Sauf que là, il s'agit du prénom qui le reconnaît en tant objet de l'Autre dans ce qu'il a été désiré, joui. Il ne s'agit pas de la pré-nomination qui le nommerait comme vivant. Il ne veut pas que l'on retrouve son corps. Il veut qu'il disparaisse dans la nature. C'est son ascension à lui. C'est son côté christique. Peut être seule façon pour Sade d'espérer que son message fasse enseignement. Ce que dit Artaud : être Jésus Christ n'est pas être Christ. On pourrait écrire être Donatien Sade, n'est pas être Sade. Celui qui est mort sur la croix est un inconnu, mort pour ses valeurs.

Sade ne veut pas que son corps soit réduit à être un objet de jouissance car n'étant plus dans ce corps, il ne pourra pas se faire instrument de la jouissance de l'Autre.

Sade n'a pas été pré-nommé. Il n'a pas été reconnu comme vivant. On retrouve cela clairement pour un autre : Stangle, un chef de camp nazi. C'est dans un souvenir où son père le bat. Alors qu'il le bat, le père ré-ouvre une plaie qu'il a à la main. Le sang éclabousse alentour. La mère intervient alors non pas pour stopper la violence mais pour demander au père de ne pas en mettre partout alors qu'elle vient de faire le ménage. Là l'enfant n'est qu'objet de jouissance de l'Autre et la mère se range au côté du père. Différence d'avec Sidonie où le père se range côté mère. Ce qui est essentiel

là, c'est que ce sont les dires de Stangle. Si coté mère et père il y a une non reconnaissance de sujet à leur enfant tout en ayant besoin de lui vivant pour pouvoir le battre, coté Stangle, en tant que sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant, l'écriture qu'il en fait le place comme objet de jouissance et non reconnu dans ce qu'il a de vivant.

Poursuivons avec Stangle un instant.

Sa mort après la levée du démenti qu'elle est elle ? Ce n'est pas la virtualisation du signifiant, ce à quoi le père à parer après que le démenti se soit élevé face à l'angoisse de mort que soulevait le risque de virtualisation. La mort est due au fait que si j(A) n'a pas d'objet, il n'y a pas de vivant. A la levée du démenti, se révèle l'absence de pré-nomination. L'âme quitte le corps. Comme il n'y a pas eu de pré-nomination, qu'il n'y a pas eu un « maman » « qui répondrait à un « pédro », c'est l'hospitalisme. La mort.

L'âme, l'âme-à-tiers dont parle Lacan dans le séminaire de l'une-bévue, qui est ce champ d'existence du réel comme phallus, n'est plus. C'est la mort. La pré-nomination, celle qui nomme le vivant, nomme le phallus réel de la mère, soit le phallus dont elle ne manque pas. C'est l'objet dont elle ne manque pas dans sa jouissance de femme. Le pervers quand il n'est pas pré-nommé, en démentant la castration maternelle dément que la mère manque d'un objet dont elle ne manque pas. Elle pourrait bien en manquer. Le démenti est dans l'imaginaire, il remplace la pré-nomination. Sidonie est pré-nommée. Ce qu'elle dément c'est que la mère ait un désir. Or sa mère n'en avait pas pour elle. Ce faisant elle dit qu'elle aurait bien pu en avoir mais cela la délogerait de sa place d'être le phallus réel qui ne manque pas à sa mère. Le démenti fait exister quelque chose qui n'existe pas.

Pour Gide c'est un peu pareil, l'amour moral de sa mère est un désir de substitution là où elle n'en avait pas pour lui. C'est l'amour de la mère éducatrice qui est absent soit la question du désir. Ce n'est pas la maman de l'amour inconditionnel qui manque à l'appel.

Nous voici donc avec deux perversions. Dans les deux cas, le démenti porte sur le fait que la jouissance féminine n'a pas d'objet. De deux façons différentes. L'une suivant le fait que le sujet n'a pas été reconnu comme vivant, n'a pas été pré-nommé. L'autre suivant le fait que le sujet n'a pas été joui bien que pré-nommé. Sans le démenti, ils seraient entrer dans la psychose. Tel est ce que j'avais en tête au début. Cependant ce n'est pas si simple pour Sidonie.

Sade ne forclos pas le nom du père parce qu'il a usé du démenti. C'est le parallèle avec la paranoïa et la schizophrénie.

Si la perversion de Sidonie peut être mise en parallèle de la mélancolie ou de la manie, cela devrait signifier, comme Lacan le dit pour Joyce, qu'il y a forclusion de fait du nom du père. Or il y a du nom du père pour Sidonie. Se serait-elle trouver finalement plus proche de Hans que de Joyce ? Ne lui manquerait-il que la rencontre avec le père réel ? Son père, un peu comme celui de Hans, ne semble pas avoir sa femme comme cause de son désir mais plutôt ses affaires. Sa leçon d'amour, l'amour pour son père, peut il soutenir un nouage sans le père réel ? Aurions nous là un choix entre névrose et perversion ?

Ou alors le démenti porte sur le père, mis en place de mère ; faisant du réel du père mis en jeu son féminin. Or c'est le réel du père (et pas son féminin) qui permet le passage par la castration. Cela ferait ré écrire la mélancolie où le père forclos de fait voudrait dire un père en place de mère. Pas tout à fait celui de Hans. Ou alors elle fait du père de Hans une mère. Là je commence à

m'embrouiller. J'arrête. Il faut là un autre travail.

Un dernier petit détail : à la fin de sa vie Sidonie retournera à l'église sur les conseils de ses amies²². Si jamais Dieu existe, au regard de sa vie passée, il vaut mieux prendre une assurance. Elle refait le pari de Pascal.

Quoiqu'il en soit, il me semble que nous ayons bien deux perversions, une que l'on pourrait dire féminine (Gide et Sidonie) et une autre masculine (Sade et Violette). Dans la première il y a pré-nomination mais pas de désir pour le sujet (problème d'aliénation), dans la seconde il n'y a pas pré-nomination (elle est forclosée) mais jouissance du sujet par l'Autre (problème de séparation). Dans les deux cas le démenti porte sur le fait que la jouissance féminine n'a pas d'objet (ce que l'on retrouve dans le fantasme du névrosé).

La reconnaissance du vivant par la pré nomination nomme le moi réel comme phallus réel de la mère (le phallus dont elle ne manque pas dans sa jouissance de femme). Le nom du père celle ce phallus réel en place d'objet de la jouissance de la femme. Ce qui se maintiendra jusqu'à la traversée du fantasme. Cela maintiendra aussi la figure de la Chose. La nomination du moi réel par le nom de jouissance au moment de l'identification au symptôme fait que le moi réel n'est plus phallus réel de la mère, il est juste phallus réel amenant le sujet à ce champs d'existence extérieur au nœud que Lacan nomme Phallus. Peut on dire que Sidonie Csillag, dans sa perversion nouée par l'amour, fait sinthome ?

22 Ines Riedder, Diana Voigt, Sidonie Csillag, homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle. p 375